ASp

la revue du GERAS

5-6 | 1994

Actes du 15e colloque du GERAS

Le fond et la forme

Réflexion sur les limitations culturelles de la manipulation linguistique
en langue de spécialité : l'anglisticien et le discours scientifique

Michel Petit

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asp/3996>

DOI : 10.4000/asp.3996

ISSN : 2108-6354

Éditeur

Groupe d'étude et de recherche en anglais de spécialité

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 1994

Pagination : 1-9

ISSN : 1246-8185

Référence électronique

Michel Petit, « Le fond et la forme », *ASp* [En ligne], 5-6 | 1994, mis en ligne le 20 novembre 2013, consulté le 04 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/asp/3996> ; DOI : 10.4000/asp.3996

Ce document a été généré automatiquement le 4 mai 2019.

Tous droits réservés

Le fond et la forme

Réflexion sur les limitations culturelles de la manipulation linguistique
en langue de spécialité : l'anglisticien et le discours scientifique

Michel Petit

- 1 Si l'utilisation des termes de « fond » et de « forme » dans la formulation du titre de cette communication peut paraître suggérer une problématique excessivement traditionnelle — qui n'est toutefois pas sans ses lettres de noblesse, notamment littéraires¹ ou philosophiques²—, il faut indiquer d'emblée qu'ils ne sont pris ici que comme une approximation rapide et commode au point de départ d'une réflexion qui ne manquera pas de constater la nécessité de dépasser leur apparente opposition/irréductibilité. On peut donc à ce stade utiliser le terme de « fond », en une définition naïve, empirique et hétérogène, au sens de « ce dont on parle et ce qu'on en dit », c'est-à-dire pour désigner ce qui constitue le contenu disciplinaire d'un discours scientifique³, sa matière. On verra en revanche dans le terme de « forme » un moyen rapide de désigner la façon dont on dit ce qu'on dit, c'est-à-dire le texte, tel qu'il résulte à la fois de la mise en œuvre des ressources d'une langue particulière (français, anglais, etc.) et des caractéristiques d'organisation propres à un type de discours. Il est clair que les relations du fond et de la forme ainsi définis sont étroites, complexes et doivent être envisagées sous l'angle d'une problématique dialectique, dont le dépassement conduit à l'apparition d'un autre terme, que ces définitions n'ont pas évoqué, le sens.
- 2 On voit alors se dessiner un ensemble d'interrogations bien connues sur la capacité du linguiste angliciste, dans ses diverses activités d'enseignement, de relecture, de recherche, à traiter les discours scientifiques ou à traiter du discours scientifique. La question du sens, conjonction/interaction du fond et de la forme, paraît en effet centrale pour apprécier les conditions d'accès du linguiste aux discours de spécialités disciplinaires extérieures à sa propre discipline. L'expérience nous convainc d'ailleurs aisément que, sur le plan du sens, il existe des limites à notre capacité d'accès à certains discours. Qu'il s'agisse de la connaissance du contenu cognitif ou des spécificités formelles (linguistico-discursives), ces limites paraissent pouvoir être considérées comme le résultat de limitations d'origine culturelle, c'est-à-dire touchant au niveau de culture

spécifique (au sens où l'on distingue la culture générale de la culture scientifique, où l'on dit par exemple de quelqu'un qu'il a une culture mathématique ou musicale étendue).

- 3 Il reste à préciser ce que recouvre l'expression vague : accès au discours de spécialité. Une approximation plus explicite en est fournie par le terme de manipulation linguistique qui figure dans l'intitulé de cet exposé et renvoie à divers titres aux activités déjà évoquées de l'enseignant-chercheur du domaine de l'anglais de spécialité. On se contentera de constater ici que l'enseignement de l'anglais de spécialité, la relecture-correction d'articles rédigés directement en anglais par des collègues francophones (voire la traduction de certaines parties), la recherche linguistique à partir de corpus spécialisés, etc. rendent inévitable ou nécessaire le recours à des manipulations d'énoncés et conduisent donc, à des degrés divers, à rationaliser sinon toujours théoriser les conditions de dépassement dialectique de l'opposition du fond et de la forme pour permettre la prise en compte de la question du sens.
- 4 C'est cette réflexion générale que je me propose de conduire en évoquant d'abord quelques aspects linguistiques des limitations d'origine culturelle qui pèsent sur l'objet de pratique professionnelle constitué pour l'angliciste par le discours scientifique ; en montrant ensuite comment les ressorts du fonctionnement de cet objet linguistique peuvent être éclairés par un modèle théorique de l'activité de langage tel que celui de la théorie d'Antoine Culioli ; en tentant de montrer enfin comment, pour l'expérimentation linguistique de l'anglisticien sur le discours scientifique, la problématique du fond et de la forme peut être reformulée en termes d'une dialectique de la nécessité de l'ensemble et de la contingence du détail.

Quelques aspects linguistiques des limitations d'origine culturelle dans le travail de l'angliciste sur le discours scientifique

- 5 La question peut se poser du degré réel de compréhension que l'on a du discours de spécialité sur lequel on travaille. Pour m'être intéressé au discours mathématique en anglais, je me suis souvent entendu demander si je connaissais bien et si je comprenais les mathématiques, la question sous-jacente étant à l'évidence : comment peut-on valablement (licitement et efficacement) travailler sur ce qu'on comprend mal ou peu ? Les réponses sont multiples : on se cultive dans la spécialité, au moins par imprégnation au fil du temps ; on se donne des conditions de travail interdisciplinaire, etc. Il est clair — un auditoire du GERAS ne peut qu'en être convaincu — que l'on dépasse facilement ces limitations dans sa pratique. Les incidences professionnelles et l'importance méthodologique de la question sont néanmoins réelles⁴. Elles confirment par exemple que le linguiste a bien, par principe, une compétence discursive susceptible de s'appliquer aux formes de n'importe quel discours spécialisé, pour les traduire, les corriger, les analyser, les commenter, les enseigner, etc., et que ce faisant il travaille effectivement sur le sens, et donc, par une sorte de processus maïeutique (voir là encore l'activité de relecture/correction), exerce une forme d'interaction sur le contenu, qui s'arrête toutefois normalement à la pertinence cognitive de ce contenu pour le domaine de spécialité, c'est-à-dire son enjeu scientifique. C'est le caractère plus ou moins nécessaire de cette relation entre la forme et le contenu cognitif (et ses incidences sur la capacité manipulatrice du

linguiste) que l'on peut observer dans le fonctionnement linguistique des processus de référenciation et de régulation discursive du discours scientifique.

- 6 La référenciation⁵ repose notamment, pour faire bref, sur un ensemble de spécificités lexicologiques diverses qui se manifestent dans la mise en œuvre d'un lexique de spécialité, lui-même caractérisé par le recours privilégié à telle ou telle matrice lexicogénique et aux ressources de la combinatoire matricielle⁶. On note en particulier immédiatement dans nombre de discours spécialisés l'utilisation fréquente de sigles⁷, acronymes, abréviations, etc., c'est-à-dire d'un ensemble de ressources lexicales dont le point commun semble bien être de permettre une référence à la fois rapide, parce qu'abrégée, et univoque, parce qu'il n'y a pas de jeu entre le marqueur et sa valeur, c'est-à-dire entre les niveaux de représentation, pour anticiper sur la suite. L'utilisation des noms propres (« la méthode de X », « le théorème de Y ») permet le même type de désignation univoque rapide.
- 7 C'est encore le même processus de référenciation, à un degré plus élevé, qui se traduit dans l'utilisation de symboles, ou mathématisation du discours. La mathématisation, qui n'est pas le propre du discours mathématique où on l'observe néanmoins de façon privilégiée, apparaît en effet comme une forme particulièrement poussée de ce mode de fonctionnement de la référenciation. Je citerai, un peu longuement parce qu'elle me paraît très éclairante, la définition qui en est donnée par un linguiste, Jean-Claude Milner :

Par mathématisation, nous entendrons ceci : il ne s'agit pas de la quantification (mesure), mais de ce qu'on pourrait appeler le caractère littéral de la mathématique : que l'on use de symboles qu'on peut et doit prendre à la lettre, sans avoir égard à ce qu'éventuellement ils désignent ; que l'on use de ces symboles uniquement en vertu de leurs règles propres : on parle volontiers alors de fonctionnement aveugle. Par ce caractère aveugle, et par lui seul, est assurée la transmissibilité intégrale, laquelle repose sur le fait que tout un chacun, informé des règles du maniement des lettres, les maniera de la même manière : c'est ce qu'on peut appeler la reproductibilité des démonstrations. (Milner 1989 : 24)
- 8 Il n'est pas nécessaire d'insister sur les incidences pour la pratique de l'angliciste de cette conception de la littéralité de la référenciation, puisqu'il suffit de prendre symboles et termes techniques « au pied de la lettre ». On voit en outre que la référenciation ainsi conçue doit être comprise comme un élément essentiel, constitutif, du discours scientifique puisque, de sa capacité à désigner formellement, dépend la capacité du discours à raisonner, qui fait intervenir également des formes de régulation discursive.
- 9 Cette régulation discursive, ou « discursivité explicitement réglée qui caractérise le processus discursif scientifique »⁸, s'exerce en effet sur l'ensemble de la configuration discursive, à la fois au niveau du tout et des parties⁹. On sait par exemple que l'article de recherche se présente souvent sous une forme plus ou moins strictement codifiée dans son agencement d'ensemble¹⁰, que la rédaction d'un « abstract » a ses propres exigences¹¹, que l'emploi de certains marqueurs optionnels est plus ou moins recommandé ou déconseillé¹², etc. On peut tenter de résumer quelques éléments de caractérisation du discours scientifique¹³ en disant qu'il fait apparaître l'existence de phases discursives récurrentes dont l'agencement a un rôle fonctionnel et dont la formulation obéit à certaines conditions de structuration (du raisonnement) et de style, qui constituent, en reprenant le thème du XIV^e colloque du GERAS (Grenoble 1993), autant de contraintes et/ou de libertés dans la structuration linguistique.

- 10 Pour prendre un exemple concret, si la structuration discursive de l'énoncé d'un théorème de mathématiques obéit à des règles, stables, de bonne formation mathématique (données par les dictionnaires de mathématiques), et des exigences du style mathématique (restrictions sur l'emploi des embrayeurs, etc.), la structuration linguistique, déformable, peut privilégier juxtaposition, coordination ou subordination, diathèse active ou passive, etc. Il paraît clair que, à ce niveau de structuration de la forme, la manipulation du linguiste peut s'exercer, précisément parce que l'objet linguistique que constitue le discours spécialisé est à la fois stable et déformable, termes empruntés à Antoine Culioli¹⁴, dont je vais maintenant rappeler les grandes lignes du modèle.

L'activité de langage comme activité de production et de reconnaissance de formes (Antoine Culioli)

- 11 Le modèle culiolien de l'activité de langage conçue comme activité signifiante de représentation, fait apparaître l'existence, et la nécessité théorique, de trois niveaux de représentation, le niveau 1 étant celui du langage (notions, opérations), le 2 des langues (agencements de marqueurs), le 3 du métalinguistique. Plus précisément, Culioli en donne une présentation très détaillée dans un texte fondamental, « La linguistique : de l'empirique au formel »¹⁵, d'où sont tirées les citations de toute cette partie :

Le niveau 1 est un niveau de représentation, où représentation renvoie à la représentation mentale (il s'agit de cognition : quand je parle de cognition, j'entends le terme au sens large). [...]

Au niveau 2, nous avons des représentations que j'appellerai linguistiques, et qui sont la trace de l'activité de représentation de niveau 1. On a donc des représentants au second degré et des agencements de représentants, mais il n'y a pas de relation terme à terme entre les représentations de niveau 1 et les représentations de niveau 2. [...]

Le niveau 3 est le niveau de la construction explicite de représentations métalinguistiques. [...] (21-22).

- 12 La nature de cette cognition « au sens large » qui fait l'objet du niveau 1 paraît hétérogène, puisqu'elle correspond à la fois à des notions et à des opérations. Les premières résultent de la réalité et de la complexité d'un sujet tel qu'il existe dans son cadre culturel. Elles sont composées « de représentations qui organisent des expériences que nous avons élaborées depuis notre plus jeune enfance, que nous construisons à partir de nos relations au monde, aux objets, à autrui, de notre appartenance à une culture, de l'interdiscours dans lequel nous baignons » (21). Les secondes sont « des opérations de mise en relation, d'enchaînement, de construction de propriétés composées » (21), définition dont la pertinence paraît immédiate pour l'approche d'une définition plus précise du fond ou contenu cognitif dans la problématique qui nous occupe. Il reste à s'intéresser à la question du sens.
- 13 Si « l'activité de langage renvoie à une activité de production et de reconnaissance de formes » (14), « elle consiste à produire et à reconnaître des formes en tant que traces d'opérations (de représentation, référenciation et régulation) » (26) et non à véhiculer du sens. Le sens en effet ne saurait être un donné préexistant, mais ne peut être qu'un construit/reconstruit, dans un processus dynamique qui fait apparaître la nécessité théorique des autres concepts fondamentaux de la théorie de l'énonciation que sont l'énonciateur et le co-énonciateur : « l'activité de langage est signifiante dans la mesure où un énonciateur produit des formes pour qu'elles soient reconnues par un co-

énonciateur comme étant produites pour être reconnues comme interprétables » (39). Mais « la relation entre production et reconnaissance suppose la capacité d'ajustement entre les sujets. Cette capacité ne permet que rarement un ajustement strict. C'est parce qu'il y a un jeu inter-sujets qu'il y a du jeu dans l'ajustement » (26). Si l'ajustement dont il est ici question concerne explicitement les sujets, il résulte bien du jeu qui existe entre les représentations du niveau 2, c'est-à-dire les traces formelles observables dans les énoncés effectivement produits, et les représentations mentales, cognitives, de niveau 1 dont ces traces sont la trace. On retrouve ainsi, sous une autre forme qui intègre alors la question du sens, la problématique déjà vue de l'adéquation entre un contenu de pensée, du niveau cognitif, et son expression formelle.

- 14 On peut donc apprécier ici à nouveau que ce vers quoi tend, par nécessité interne, le discours scientifique est bien l'adéquation la plus stricte entre le niveau des représentations cognitives et celui des représentations langagières, c'est-à-dire l'univocité entre le niveau 1 et le niveau 2, ce qui renvoie à la littéralité aveugle de la mathématisation dont parle Milner. Mais il ne peut s'agir, semble-t-il, que de tendre vers un état idéal. Ainsi, en réponse à une question portant sur la possibilité de cette univocité « lorsque la cognition est purement rationnelle, par exemple, dans l'énoncé d'un théorème mathématique », Culioli, que je cite ici un peu longuement car ce point est moins connu, estime que

deux questions se posent : s'agissant d'êtres de raison, dont la représentation de niveau 1 est telle qu'elle n'est pas soumise à la nécessité d'un ajustement inter-subjectif, qu'elle échappe aux vicissitudes des référentiels construits à partir d'une origine énonciative où jouent les représentations du sujet et son insertion spatio-temporelle, on peut avoir des désignateurs et des assertions univoques, précisément parce qu'il s'agit d'idéalités. Mais [la] question renvoie, par ce biais, à toute l'histoire des mathématiques et au statut de l'axiomatique. [...] Mais il reste une seconde question, de taille : existe-t-il une transition entre la logique mathématique et la logique naturelle ? Existe-t-il, dans notre activité de langage (ordinaire, dirais-je) une cognition sans affect, des représentations idéales sans franges métaphoriques, des catégories tranchées sans effets de bord, etc. ? Univocité donc, mais conquise. L'univocité n'est jamais immédiate, elle n'est pas de fondation. Cette discussion sur les théorèmes mériterait que nous abordions la question de la vérité ou plutôt du prédicat modal « est-vrai ». (43)

- 15 On voit que les perspectives ouvertes par cette interrogation constituent un vaste et complexe programme, qui doit conduire à dépasser, là aussi, quelques limitations d'origine culturelle.
- 16 Pour tenter de résumer, à ce stade, la problématique du fond et de la forme au regard des limitations d'origine culturelle en matière de manipulation linguistique du discours scientifique, on peut donc dire que, tout d'abord, elle ne conduit évidemment pas à opposer le contenu cognitif et les formes en une dichotomie de deux termes irréductibles, mais qu'il s'agit bien de deux termes pris dans une relation dynamique de (re)construction du sens, caractéristique de l'activité de langage ; que la dimension culturelle ensuite, prise en compte en tant que telle (comme élément constituant) à la fois dans la constitution des représentations cognitives et des représentations langagières, ne constitue pas un obstacle théorique à l'activité du linguiste, mais tout au plus un obstacle pratique dont l'expérience montre le caractère facilement surmontable ; que si le discours scientifique, enfin, constitue un objet linguistique particulier, c'est notamment en tant qu'il manifeste un degré particulièrement élevé d'exigence en ce qui concerne

l'adéquation du fond et de la forme. C'est ce dernier point dont je me propose de considérer la nature et les implications pour le linguiste dans la troisième partie.

Nécessité de l'ensemble et contingence du détail : l'expérimentation du linguiste sur le discours scientifique comme forme d'unité supérieure (le Concept hégélien)

- 17 L'exigence d'une adéquation aussi étroite (parfaite) que possible entre le fond et la forme qui caractérise, on l'a vu, le discours scientifique peut donc être envisagée à l'échelle de l'énoncé en termes de relation des représentations langagières et des représentations cognitives, au regard de la question de l'univocité. Il s'agit ici, pour le linguiste, de tenter d'expliquer comment les marqueurs et les enchaînements de marqueurs du niveau 2 correspondent aux notions et aux opérations du niveau 1¹⁶. Il semble à cet égard généralement admis que l'univocité peut exister dans la construction des valeurs référentielles d'un certain nombre de marqueurs individuels dans le cadre d'un discours précis. Le lexique de tout discours spécialisé est en effet constitué en partie de désignateurs univoques. Encore faut-il préciser que les mêmes marqueurs qui fonctionnent sur le mode de l'univocité dans un discours spécialisé retrouvent généralement un fonctionnement non univoque à l'extérieur du cadre de ce discours. Ils peuvent en outre, s'ils relèvent également du lexique d'un autre discours spécialisé, avoir dans cet autre discours un fonctionnement également univoque, mais pas avec la même valeur¹⁷. Il faut aussi mentionner le fait que, à l'intérieur même du discours spécialisé, ils sont susceptibles d'être utilisés également dans leur sens courant (ou un de leurs sens courants), par exemple dans une phase paratextuelle¹⁸ du discours. La question de l'univocité se complique encore lorsqu'il s'agit des agencements de marqueurs et de leurs correspondances avec les opérations du niveau 1. Elle se traduit notamment en termes de choix des possibles. Pour formuler la question naïvement, s'il y a plusieurs façons acceptables de dire la même chose, qu'est-ce qui conduit au choix de l'une ou de l'autre ? Cette interrogation débouche sur d'autres : dit-on vraiment la même chose, est-ce une question de style (et, dans ce cas, qu'est-ce que le style), etc.
- 18 En d'autres termes, il s'agit d'identifier ce qui est nécessaire et ce qui est contingent. Cette reformulation de la problématique en termes de nécessité et de contingence s'exerce à la fois au niveau des formes et du contenu. Il ne s'agit pas en effet de considérer comme contingents seulement les énoncés effectivement produits (parce qu'il y a plusieurs façons linguistiquement correctes de dire la même chose), et comme nécessaire seulement le contenu cognitif (parce que ce qu'on a à dire, ce qui fait l'enjeu scientifique du discours, ne varie pas). La nécessité doit bien être ici perçue comme celle de l'ensemble dynamique (forme et contenu, niveau 2 et niveau 1, et donc relation de l'un à l'autre), et la contingence comme celle du détail de l'organisation à chaque niveau. C'est donc, par le biais de l'étude du choix des possibles, une interrogation tout à fait fondamentale sur le fonctionnement du discours scientifique dans ses relations avec la pensée scientifique que va aborder le linguiste.
- 19 Pour commencer par la question du choix des possibles (et ses ramifications), il faut évoquer rapidement la spécificité sur le plan méthodologique du discours scientifique comme objet d'étude linguistique. On sait que, en général, le linguiste fait en effet

normalement appel à la méthode expérimentale, pour tenter, par diverses manipulations, d'identifier, c'est-à-dire d'abord d'isoler, les phénomènes pertinents. Dans le cas d'un discours scientifique hautement spécialisé, la marge de manœuvre expérimentale du linguiste est évidemment très faible puisque, a priori, il ne doit pas toucher à tout un pan des représentations de ce niveau 2, non pas parce qu'il est plus ou moins ignorant dans la discipline dont relève le discours, mais bien parce que la relation entre niveau 2 et niveau 1 est déjà fixée pour un certain nombre de marqueurs ou d'enchaînements de marqueurs. Il ne peut donc agir que sur ce qui est déformable. L'exemple du discours mathématique est très éclairant à cet égard, car il constitue un cas particulièrement marqué. Il semble que l'on puisse s'y donner comme premier principe (de bon sens) que tout ce qui, dans un texte mathématique, n'est pas rédigé en langue naturelle mais en langage symbolique¹⁹, est exclu de l'expérimentation. Il n'est ainsi évidemment pas question de remplacer telle lettre grecque par telle autre, le signe > par le signe <, etc., ni d'intervertir l'ordre des lignes dans une formule, etc. Il n'en reste pas moins que l'imbrication des segments de langage symbolique dans des énoncés en langue naturelle est souvent plus étroite qu'il n'y paraît, et n'est pas dépourvue de conséquences linguistiques. Pour en donner un exemple élémentaire, il est fréquent qu'un symbole mathématique (d'égalité par exemple) remplisse la fonction de verbe dans une relation prédicative où la composante de langue naturelle sera réduite à quelques marqueurs de coordination, subordination, etc. (« Or, si [formule mathématique incluant un symbole interprétable comme verbe], on voit que [idem], et donc, puisque [idem], [idem]. »). L'expérimentation linguistique ne peut donc accepter d'exclure totalement par principe tout élément en langage symbolique, mais doit évidemment s'entourer à cet égard de contraintes méthodologiques rigoureuses qu'il serait trop long d'exposer ici précisément, mais dont je vais donner une illustration en évoquant brièvement la méthode d'analyse contrastive d'un corpus traduit²⁰, qui peut constituer une approche linguistique productive pour ce type d'étude. Elle se situe bien en effet dans un cadre où il s'agit de mettre au jour « des phénomènes qui concernent le langage en général. Elle permet à la fois de discerner ce qui a une portée commune et d'en établir les limites. Elle constitue aussi un moyen de cerner de plus près les “représentations qui caractérisent les langues envisagées” (Guillemin-Flescher 1992 : préface). J'ajouterai que, dans le cas du discours scientifique, elle permet également de cerner de plus près les représentations qui caractérisent ce mode de discours en accroissant de façon significative la capacité d'expérimentation du linguiste puisque toute traduction est, en soi, une forme de manipulation linguistique très instructive. L'examen approfondi d'une masse importante d'énoncés traduits, dans un discours aussi stable (ici au sens de codifié et présentant un degré élevé de récurrence des structurations linguistiques) que le discours scientifique, constitue une sorte de manipulation sans risques, les divers traducteurs ne justifiant pas de la même limitation d'origine culturelle²¹ dans le domaine de spécialité.

- 20 Pour ce qui concerne maintenant le fonctionnement du discours scientifique dans ses relations avec la pensée scientifique, il paraît ressortir assez clairement de cette réflexion qu'il se présente sous un aspect que l'on pourrait dire consubstantiel. La relation peut même être circulaire, comme dans cette définition de Milner :

Par science, on entendra ici une configuration discursive qui a pris forme avec Galilée et n'a pas cessé de fonctionner depuis. [...] Par configuration discursive, nous entendrons un ensemble de propositions. Une science particulière est donc constituée de propositions dont le plus grand nombre possible réunira les trois

caractéristiques d'être mathématisées, d'entretenir une relation à l'empirique et d'être falsifiables. (Milner 1989 : 23- 24)

- 21 Le discours scientifique apparaît à cet égard comme une forme d'unité supérieure, ou sur-somption (*Aufhebung*) pour reprendre un terme hégélien, dont l'enjeu est le processus même de connaissance dans sa relation avec le vrai. Je continuerai à m'aventurer sur ce terrain philosophique en me référant au Concept hégélien pour éclairer, de façon sans doute philosophiquement bien peu orthodoxe, mon propos :

Hegel définit le Concept comme la vérité de la Logique même, c'est-à-dire — dans l'identité du sujet et de l'objet — l'auto-mouvement circulaire de la Chose, dialectique et totalisant, par lequel les pures pensées deviennent ce qu'elles sont en vérité, où donc s'accomplit l'unité du contenu et de ses formes, l'universel concret au sein de la Pensée pure. (Définition de P.-M. Klein dans son glossaire [Hegel 1985 : 100]).

Conclusion

- 22 Je ne résisterai pas à la tentation de commencer cette conclusion par une invitation à relire Hegel, d'abord parce qu'il y a dans cette lecture, au-delà de son indéniable difficulté pour le non-philosophe, un réel plaisir intellectuel du texte²². Plus généralement, cette invitation s'inscrit ainsi dans le droit fil du thème « Langue de spécialité et culture », en illustrant à sa façon la nécessaire dimension d'ouverture culturelle caractérisant la constitution du domaine de recherche en anglistique qui est le nôtre²³. Cette exigence n'est pas seulement exigence de contenu, car elle est à cet égard nécessairement soumise à des limitations — l'anglisticien n'ayant pas vocation, en tant que tel, à viser autre chose qu'une culture générale de spécialité — mais surtout exigence de méthode, l'anglisticien devant chercher à inclure dans sa propre culture tous les moyens, qu'il s'agisse par exemple de concepts philosophiques ou d'outils informatiques, de faire avancer sa recherche dans le cadre de ses propres objectifs scientifiques et de sa propre configuration discursive.

BIBLIOGRAPHIE

- Chartier, N. 1994. « Qu'est-ce qui se cache derrière les mots ? Ou 'L'enseignement de la compréhension de l'anglais écrit en LEA' ». *ASp* 5-6, 195-204.
- Crosnier, E. 1993. « L'abstract scientifique anglais/français : contraintes et libertés ». *ASp* 2, 177-198.
- Culioli, A. 1990. *Pour une linguistique de l'énonciation*. Tome 1. Gap : Ophrys.
- Culioli, A. et al. 1970. *Considérations théoriques à propos du traitement formel du langage*. Documents de linguistique quantitative n°7. Paris : Dunod
- Dudley-Evans, T. 1993. « Subject specificity in ESP: How much does the teacher need to know of the subject? ». *ASp* 1, 1-9.

- Genette, G. 1982. *Palimpsestes - la littérature au second degré*. Paris : Seuil.
- Guillemin-Flescher, J. (dir.). 1992. *Linguistique contrastive et traduction*, t. 1. Gap : Ophrys.
- Hegel, G.W.F. 1985 [1832]. *Introduction à la science de la logique*. (Trad. de F. Cambon, présentation et commentaires de P.-M. Klein). Paris : Nathan..
- Miller, T. 1993. « The introduction to the research article from a discourse perspective ». *ASp* 2, 55-68.
- Milner, J.-C. 1989. *Introduction à une science du langage*. Paris : Seuil.
- Monin, S. 1993. « La siglaison en langue médicale et problèmes de traduction ». *ASp* 2, 29-53, 1993.
- Petit, M. 1993a. « Contribution à une réflexion sur la spécificité linguistique de la langue de spécialité : quelques particularités de la construction de la référence dans le discours mathématique en anglais ». *Les Cahiers de l'APLIUT* 13/ 1, 30-43.,
- Petit, M. 1993b. « Analyse contrastive de la relation discursive et inter-énonciative dans un corpus d'ouvrages mathématiques en français et en anglais ». Thèse de doctorat, Université Paris 7.
- Tournier, J. 1993. *Précis de lexicologie anglaise*. Paris : Nathan.
- Vidalenc, J.-L. 1992. « Ordre des mots (insertion de AUX et DET), empathie et discours scientifique ». *Travaux LXXVI*. CIEREC, Université de Saint-Etienne : 197-220.

NOTES

1. Il suffit par exemple de parcourir les citations, empruntées à Hugo, Delacroix, Flaubert, Ste-Beuve, Valéry, Paulhan, etc., que donne *le Robert* à ses rubriques « fond » et « forme » pour retrouver l'écho de débats majeurs sur la nature de la littérature et de la poésie.
2. On peut penser ici par exemple à certains aspects de la réflexion aristotélicienne où la Forme s'oppose à la Matière, ou encore de la réflexion hégélienne sur la logique : « Lorsqu'on admet que la logique est la science du penser en général, on entend par là que ce penser constitue la simple forme d'une connaissance, que la logique fait abstraction de tout contenu... » (Hegel [1832] 1985 : 55). On tentera de faire quelques pas sur le terrain que suggère cette dimension philosophique dans la troisième partie.
3. Il est important de préciser que si, pour des raisons de détermination empirique, le discours scientifique auquel il est fait référence est généralement illustré à partir du domaine des sciences dites exactes, dures, etc., l'analyse doit pouvoir s'appliquer également par exemple au discours de la linguistique en tant que science du langage, etc. On peut aller plus loin et se demander si la nature scientifique du discours d'une discipline n'est pas un critère essentiel de détermination, de constitution, du statut même de science de cette discipline. Sur ce point, sur lequel on reviendra dans la troisième partie, voir par exemple Milner 1990 (Première partie : La question de la science à propos du langage).
4. Cf. notamment Dudley-Evans 1993 et nombre de communications de ce XV^e colloque du GERAS (Rennes, mars 1994).
5. Cf. Petit 1993a.
6. Cf. Tournier 1993, notamment chapitres 2 et 20.
7. Cf. Monin 1993.
8. Suivant l'expression de C. Fuchs et M. Pêcheux (Culioli *et al.* 1970 : 28)

9. On connaît la brillante illustration parodique que l'on en trouve sous la plume de Georges Pérec : « Experimental Demonstration of the tomatotopic organization in the soprano (*Cantatrix sopranica L.*) ».
10. Cf. par exemple Miller 1993.
11. Cf. Crosnier 1993.
12. Cf. Vidalenc 1992.
13. Cf. Petit 1993b, chapitre 2 sur la caractérisation du discours mathématique.
14. « Stabilité et Déformabilité en Linguistique », article de 1986 repris dans Culioli 1990 : 127-134.
15. Il s'agit d'une communication de 1987, reprise avec le texte du débat qui l'a suivie, dans Culioli 1990 : 9-46.
16. On sait que pour Culioli, c'est là ce qui justifie dans la théorie l'existence d'un niveau 3. Puisque nous n'avons pas d'accès direct au niveau 1 mais seulement à travers les traces (dans une correspondance non univoque) du niveau 2 « l'espoir, c'est que le niveau 3 sera dans une relation d'adéquation (de correspondance) au niveau 2, telle que, par le biais de cette relation explicite entre 2 et 3, nous puissions simuler la correspondance entre 1 et 2. » (Culioli 1990 : 23).
17. Ce point est par exemple bien illustré par les dictionnaires spécialisés et plus encore, à un niveau de complexité supérieur parce qu'il comporte une dimension interlinguistique, par les dictionnaires bilingues spécialisés. On connaît bien notamment le caractère souvent peu satisfaisant des dictionnaires bilingues à vocation générale dans le domaine des sciences et des techniques.
18. Au sens de Genette 1982 : 9. Cf. également sur les emplois techniques et non techniques de l'adjectif et de l'adverbe dans le discours mathématique, Petit 1993b : 49-54.
19. L'opposition des termes de langue et de langage dans cette formulation traditionnelle n'est naturellement pas neutre.
20. Pour une présentation plus détaillée voir Petit 1993b, chapitre 1.
21. Encore faut-il évidemment s'assurer, lors de la constitution du corpus traduit, qu'ils sont bien locuteurs natifs et spécialistes du domaine disciplinaire.
22. Le linguiste, naturellement concerné par ce qui touche à l'interlinguistique, y trouve en outre un intérêt particulier dans les problèmes de traduction que pose la pensée de Hegel, notamment de traduction de certains désignateurs. On y voit par exemple la difficulté de rendre en français la distinction qu'il établit entre des mots de sens voisin comme « *der Inhalt* » et « *der Gehalt* » (« le contenu » et « la teneur »), mais aussi « *das Denken* » (« le penser ») et « *der Gedanke* » (« la pensée »), etc. Voir par exemple les notes infrapaginales du traducteur dans Hegel 1985.
23. Nicole Chartier évoquait, dans une autre conférence plénière de ce XV^e Colloque du GERAS, l'ouverture sur l'anthropologie.

RÉSUMÉS

Cette étude propose une réflexion sur les limitations d'origine culturelle d'accès linguistique au contenu et aux formes du discours scientifique, et leurs incidences méthodologiques pour l'anglisticien. La dialectique du fond et de la forme est éclairée par le modèle culiolien de l'activité de langage, en référence au statut de la connaissance scientifique.

This study considers the cultural limitations bearing on the linguistic access to the form and content of scientific discourse, and their methodological implications for Anglicists. The form/content dialectic is considered in the light of Culioli's linguistic model, with reference to the status of scientific knowledge.

INDEX

Mots-clés : anglais de spécialité, discours scientifique, fond, forme, linguistique

Keywords : content, ESP, form, linguistics, scientific discourse

AUTEUR

MICHEL PETIT

Michel Petit enseigne à l'Université de Provence-Aix-Marseille 1 ; il est membre du Centre d'études de linguistique anglaise (CELA), Aix-en-Provence. michel.petit@u-bordeaux2.fr